

Le mouvement régionaliste 1900-1940

Maurice Lemire

Numéro 143, automne 2006

La littérature québécoise avant 1940

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49486ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemire, M. (2006). Le mouvement régionaliste 1900-1940. *Québec français*, (143), 27-31.



LE MOUVEMENT RÉGIONALISTE

MAURICE LEMIRE*

1900-1940

Quelle problématique incitait certains écrivains à donner à la littérature canadienne un caractère régionaliste? Adjudant Rivard, Camille Roy et Damase Potvin ont chacun des motifs différents. Avec S. A. Lortie et Eugène Rouillard, le premier fonde en 1902 la Société du parler français au Canada qui pour tâcher d'améliorer la langue canadienne. Il se questionne alors pour savoir dans quelle mesure le parler des siens se différencie de celui des Français. Grâce à son *Bulletin du parler français*, il entre en contact avec de nombreuses associations régionalistes françaises qui s'efforcent de faire valoir leur différence. Rivard apprend ainsi que le Québec peut se considérer comme une province éloignée qui doit s'employer à faire valoir sa distinction. Grâce aux enquêtes qu'il institue, il constate que ce sont dans les campagnes que les siens ont le mieux conservé leur langue. Pour créer une langue littéraire particulière, il faut donc

s'inspirer des paysans, comme il le démontre dans *Chez nous* (1914) et *Chez nous, Chez nos gens* (1918)

Camille Roy formule une problématique plus complexe. Après trois ans d'études à Paris, il s'est bien rendu compte que les relations avec la France s'étaient modifiées depuis la Troisième République. Avec des écrivains comme Émile Zola, Anatole France et plusieurs autres, la littérature française s'était sensiblement modifiée. Le Canada peut-il dans ce contexte s'en servir pour la formation de sa jeunesse? Dans une conférence qu'il prononce en 1904, Camille Roy préconise la « nationalisation de la littérature canadienne » pour qu'elle serve de base à notre culture générale. Percevant là-bas la différence des siens, il s'est engagé à promouvoir une littérature qui l'exprimerait. Pour lui, comme pour plusieurs autres, la réalité canadienne s'identifie à la campagne par opposition à la ville, car, au lendemain de la Conquête, après la réduction

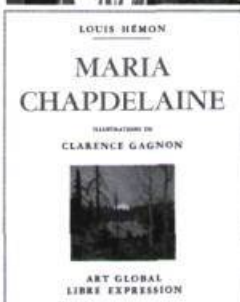
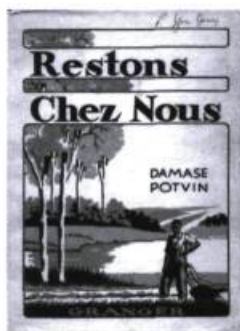
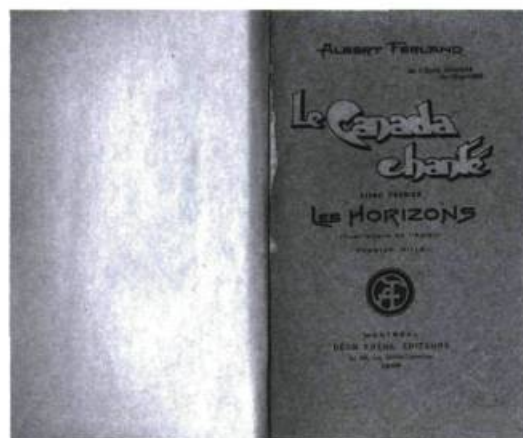
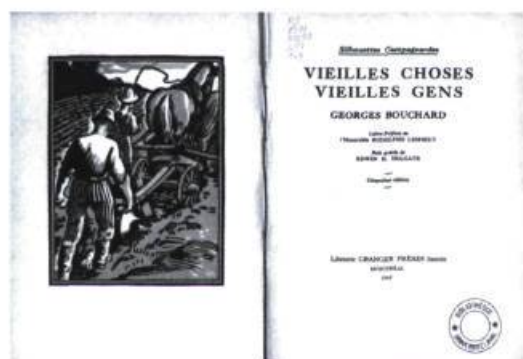
des frontières de la colonie aux seules rives du Saint-Laurent, les Canadiens se sont réfugiés dans les campagnes pendant que les anglophones s'installaient en ville. Au milieu du XIX^e siècle, les villes de Montréal et Québec comptaient près de la moitié de Britanniques. Comme leur projet collectif était l'anglicisation, ils imposaient l'anglais dans tous les services urbains. S'installer en ville équivalait à s'angliciser. La crise économique de 1874 avait ralenti l'urbanisation, mais, en 1896, lors de la prise du pouvoir par Wilfrid Laurier, le pays reprenait sa croissance et la favorisait. La résistance canadienne-française était donc remise en question et les intellectuels devaient s'appliquer à la soutenir.

Comme il l'affirme dans son roman *Restons chez-nous!* (1908), Damase Potvin était particulièrement frappé par l'émigration des Canadiens aux États-Unis. Au cours des dernières décennies du XIX^e siècle, elle augmentait chaque année. Pour certains, elle

équivalait à un agrandissement du Canada français, mais, pour d'autres, elle diminuait le nombre des francophones et les rendait minoritaires. Toujours nombreuses, les familles ne pouvaient procurer du travail à tous leurs enfants. Si le fils aîné héritait de la terre, les cadets n'avaient d'autre choix que d'aller défricher dans les pays de colonisation. En revanche, l'industrie américaine procurait des jobs plus faciles et surtout plus payantes. Pour convaincre les Canadiens de rester ici, les régionalistes ne pouvaient invoquer que des causes morales, car les matérielles étaient impuissantes.

Du point de vue de ces trois premiers régionalistes, il fallait mettre en valeur la culture de la terre pour l'opposer à l'industrialisation et à l'urbanisation. Alors qu'au XIX^e siècle François-Xavier Garneau avait montré que les Canadiens s'étaient fait valoir par leur histoire, les Régionalistes allaient tenter de leur prouver qu'ils avaient survécu grâce à la terre. C'est sous cet aspect que le régionalisme canadien se distingue du régionalisme français.

Peut-on parler d'un mouvement ou d'une école? Personne n'a voulu se proclamer chef ou initiateur. Dans son *Histoire de la littérature canadienne* (1930), Camille Roy n'a pas accordé au régionalisme une place privilégiée et Lionel Groulx n'a pas reconnu que sa revue, *L'Action française*, le prônait. Au contraire, le poète Albert Ferland aurait voulu que l'École littéraire de Montréal s'y consacre. Avec Charles Gill et quel-



ques autres, il fonde la revue *Le Terroir* en 1909, comme organe officiel de cette société. Mais elle dure moins d'un an parce qu'une bonne partie des membres s'y opposent. Ce sont surtout les adversaires qui confirment l'existence du régionalisme. Dans son roman *La terre* Ernest Choquette se plaint de devoir s'y conformer (p. 43), car il préférerait exploiter la psychologie. Dans *Le Nigog* (1918), les exotiques contestent cette orientation de la littérature, qui interdit la liberté aux artistes. Dans ses *Cahiers de Turc* (1921), Victor Barbeau poursuit cette opposition en dénonçant une littérature qui s'impose comme officielle. Après avoir tenté de s'intégrer au milieu littéraire français, Jean-Aubert Loranger admet, après la mince diffusion de ses deux recueils de poésie, que seul le régionalisme prévaut ici. Il publie alors *À la recherche du régionalisme. Le village, contes et nouvelles du terroir* (1925). En 1928, Alfred DesRochers publie un premier recueil de poésie, *L'offrande aux vierges folles*, pour obtenir le prix de l'Action intellectuelle. Refusé, il constate que seul un recueil régionaliste peut l'obtenir. En conformité avec cette discipline, il rédige *À l'ombre de l'Orford*, qu'il soumet au même jury. Comme il s'y attendait, il obtient le prix pour sa fidélité au régionalisme. Il a respecté les codes autant qu'il le pouvait.

Les récits régionalistes

Dès la fondation du *Bulletin*, Camille Roy inaugure sa carrière de critique littéraire. À l'instar de ses maîtres, il apprécie les textes moins d'après ses impressions que d'après une méthode. Pour être canadienne, une œuvre doit d'abord traiter d'un sujet canadien, représenter la réalité de façon plus idéale que réaliste et donner un certain caractère canadien à la langue. Par exemple, quand paraît *Le paon d'email* (1911), il reproche à Paul Morin de ne traiter que de sujets étrangers sans jamais s'identifier comme Canadien. Il aurait pu reprocher la même chose à Louis Hémon, mais il considère *Maria Chapdelaine* comme un modèle pour nos romanciers : « Il eut sûrement pour effet, chez nous, de mieux faire apprécier l'immense trésor littéraire, encore trop inexploité, de notre vie canadienne » (*Histoire de la littérature canadienne*, p. 225). Le critique apprécie la poésie d'Alfred DesRochers pour la qualité particulière de sa langue : « Ces sonnets sont des visions directes où se dessinent avec des mots typiques et drus les scènes qu'a vécues l'artiste » (*ibid.*, p. 178). En peu de temps, Roy acquiert ainsi une autorité qui fait de lui une véritable instance légitimante. Quand Groulx publie son premier livre, *Une croisade d'adolescent* (1912), il sait que son succès dépend du recensement de Roy. Au cours des deux premières décennies du siècle, à une époque où les critiques sont peu nombreux, cet abbé exerce une influence qui lui permet d'imposer le régionalisme.

À partir de 1917, Groulx entre en scène à titre de collaborateur de *L'Action française*. Dès ses premiers

articles, il établit clairement sa position. Avec ses *Rapailages* publiés l'année précédente, il a fourni un exemple de ce que devait être la littérature. Comme directeur de la revue à partir de 1920, il rédige un nombre impressionnant d'articles, mais ne pratique la critique littéraire que sous des pseudonymes à certaines occasions. Il confie cette tâche à des critiques reconnus, comme Henri d'Arles, Harry Bernard ou Léo-Paul Desrosiers. Bien que profondément impliqué dans le mouvement, il ne voudra jamais le reconnaître. Quand le régionalisme est mis en cause, il charge un de ses disciples de répondre.

Au cours des premières décennies, les divers adeptes du régionalisme avaient beau recommander aux écrivains de s'impliquer, ils pouvaient difficilement leur fournir des modèles. Par exemple, des romans de René Bazin ou de Maurice Barrès traitaient de questions étrangères, car le provincialisme français n'avait rien de commun avec celui du Québec. Une littérature du terroir restait donc à inventer. Dès 1905, sous le pseudonyme de Benj. Des Anges, Camille Roy propose un premier modèle, « Le vieux hangar » (*Le Soleil*, 28 octobre 1905). Un père doit ranger dans le hangar tous les instruments et articles qui lui ont servi, au profit de ceux de son fils, adepte de la modernité. Adjutor Rivard, qui partage la même idéologie, commence à rédiger ses contes quelques années plus tard pour *Le Bulletin*. En 1914, son recueil *Chez nous* vante les divers objets qui ont été transmis d'une génération à l'autre comme un héritage sacré. L'année suivante, la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal lance un concours de contes pour attirer les écrivains à traiter de sujets du terroir. Y participent des écrivains comme Lionel Groulx, Sylva Clapin et le frère Marie-Victorin. Rapidement le conte – ils auraient dû plutôt parler de « récits brefs » – jouit d'une grande popularité. En 1918 Adjutor Rivard publie son deuxième recueil, *Chez nos gens*, Georges-Émile Marquis, *Aux sources humaines* et le frère Gilles, *Les choses qui s'en vont*. En 1919, le frère Marie-Victorin fait paraître *Récits laurentiens*, avec une préface d'Albert Ferland pour bien marquer son appartenance et, en 1920, *Croquis laurentiens*. Georges Bouchard, qui a publié en 1917 *Premières semences* avec une préface de Camille Roy, poursuit dans le même sens en 1926 avec *Vieilles choses, vieilles gens* et Clément Marchand en 1937 avec *Courriers des villages*.

Le roman

Grâce à ces divers récits, les écrivains apprennent ce qu'est le régionalisme, mais se demandent comment traiter les autres genres littéraires. Un roman comme *La terre paternelle* (1846) de Patrice Lacombe pouvait leur servir de modèle. Comme dans la parabole de l'Enfant prodigue, le fils cadet quittait la terre paternelle pour s'aventurer dans les Pays d'en haut, pendant que le fils aîné exploitait la terre au profit de son père. Après de nombreux déboires, le père abandonne sa terre et c'est le fils prodigue qui la lui rend. Celui qui a mis la terre en péril est celui qui la sauve. Pour les Régionalistes, cette thèse est inconvenance. Au lieu de jouir de l'indulgence de son père, comme dans la Bible, le déserteur doit être puni. Dans son premier roman, *Restons chez-nous !* (1908), Damase Potvin corrige Lacombe pour que la leçon soit claire et précise. À l'instar de nombreux pères de famille, il aurait dû se demander dans quelle mesure le départ d'un fils est catastrophique pour la famille. Au début du siècle, comme on le sait, les familles comptent encore de dix à quinze enfants. Le problème du père n'est pas de savoir s'il pourra léguer sa terre, mais de procurer du travail à chacun de ses enfants. Alors que le fils aîné en hérite, les autres deviennent des journaliers et le plus souvent des chômeurs. C'est là le problème qui les incite à émigrer aux États-Unis. Telle est la question qu'aurait dû se poser Potvin. Cependant, pour la mettre en valeur, il se fonde sur une certaine artificialité : le père dans son roman n'a qu'un fils unique, qui, en émigrant, menace d'interrompre la tradition familiale. Malgré les arguments solides de son père, le fils part quand même. Pour le romancier, c'est l'occasion de l'accabler de malheurs pour convaincre les Canadiens de rester chez eux.

Ce roman de propagande posait le problème de la manière dont les autres romanciers allaient l'aborder. Pourtant, dans *Maria Chapdelaine* (1914), le Français Louis Hémon expose une façon différente et plus intéressante de le traiter. Sa protagoniste Maria a à choisir entre trois amoureux qui représentent les diverses options des Canadiens : François Paradis, le coureur de bois, incarne l'idéal pour elle. Pourtant, il meurt dans la forêt au cours de son retour pour Noël. Dès lors, elle n'a plus que le choix entre Lorenzo Surprenant, l'émigré aux États-Unis, et Eutrope Gagnon,

le colon voisin. Au cours de l'intrigue, Maria les reçoit et les évalue. Lorenzo parle « des grandes villes américaines et de leurs splendeurs, de la vie abondante et facile, pétée de raffinements inouïs, qu'y mènent les artisans à gros salaires » tandis qu'Eutrope ne s'apprécie pas par le discours, car Maria connaît bien le genre de vie qu'il mène. Pour faire valoir le choix de la protagoniste, Hémon présente le pays de façon réaliste et perturbe ainsi un certain code du régionalisme. La vie dans la région de Péribonka était loin d'être agréable : les hivers n'en finissaient plus et, quand arrive l'été, les moustiques pullulent tellement que seule la fumée peut les éloigner. Après la mort de sa mère, Maria perçoit l'héroïsme qu'il lui a fallu pour vivre en ce pays. C'est pour le perpétuer qu'elle épouse Eutrope. Hémon enseigne ainsi aux Canadiens comment romancer leur réalité.

Même s'ils apprécient tous *Maria Chapdelaine*, les romanciers s'en inspirent peu et appliquent plutôt la formule de *Restons chez-nous !* Dans son roman *La terre* (1916), Ernest Choquette met en scène un fils cadet qui quitte la terre pour aller se faire instruire. Une fois reçu chimiste, il entre au service de la compagnie Hamilton Powder Co. Mettant au point une invention qui révolutionne les produits explosifs, il veut l'enregistrer pour obtenir son brevet, mais il apprend que la compagnie l'a déjà fait pour elle. Dégoûté, il décide d'aller combattre au Transvaal. Pendant ce temps, le fils aîné, qui exploite la terre, commet un meurtre et doit s'enfuir. Quand le cadet revient au pays, il décide de prendre la succession de son père sur la ferme, car il sait que les Canadiens n'ont pas les moyens d'entrer en compétition avec les Anglais dans le domaine de l'industrie. En Afrique du Sud, il a compris qu'une race, pour survivre, ne doit pas entrer en compétition avec les Anglais, mais se réserver un domaine qui lui est particulier, comme l'agriculture.

Demeuré clairsemé au cours des années 1910, le roman se multiplie dans les années 1920. Dans *L'appel de la race* (1922), Groulx exploite un autre aspect du régionalisme. Il démontre que les mariages mixtes menacent l'identité des Canadiens français. Son héros, Jules de Lantagnac, croit que, pour réussir, il doit s'angliciser. Il fait son cours de droit à l'Université McGill et épouse une Anglaise convertie. Installé à Ottawa, il opte pour l'anglais comme langue courante. Mais,

après sa réussite, il se questionne enfin sur ses origines. Sur les conseils du père Fabien, il retourne dans une famille rurale pour redresser son point de vue. C'est alors qu'il décide de franciser sa famille. Comme député, il mène une campagne contre le règlement 17 de l'Ontario. Révoltée, son épouse décide de se séparer. Certains enfants approuvent leur mère, d'autres suivent leur père. Malgré ce déchirement, Lantagnac maintient sa décision. Un tel roman attire l'attention du public. En moins d'un mois et demi, plus de 3 000 exemplaires sont vendus. Albert Lévesque résume bien l'attitude des critiques : « Le roman fait ressortir l'énergie des Franco-Ontariens, il met en vedette l'originalité du Canada français et engage les francophones à fuir les mariages mixtes (*L'Action catholique*, 8 novembre 1922, p. 3). Toutefois, le Français René du Roure, professeur à l'Université McGill, vient interrompre ce concert de louanges. Il prétend que ce roman est écrit pour contrebalancer l'influence de *Maria Chapdelaine*. Groulx voudrait déprécier l'élite au profit du peuple. Mais c'est une autre critique qui surprend le plus les lecteurs. Camille Roy lui reproche de sacrifier le mariage, un commandement divin, au profit du patriotisme. Le cas de Lantagnac, qui s'anglicise pour réussir, serait unique, car la majorité des Canadiens français réussissent sans se renier. Sous le pseudonyme de Jacques Brassier, dans *L'Action française* (février 1923), Groulx lui réplique que *L'appel de la race* reçoit un hommage unanime sauf des « anglomanes et des pédants ».

Toutefois certains membres du clergé considèrent que Groulx a mis le mariage en péril. Le jésuite Adélard Dugré rédige *La campagne canadienne* (1925) pour soumettre les valeurs patriotiques à la religion. Comme Lantagnac, François Barré quitte le Québec pour obtenir un statut social supérieur. Chirurgien dans un hôpital privé d'une petite ville du Middle West, il épouse une Américaine et élève ses enfants à l'américaine. Son drame éclate à la mort de son patron. Comme il n'a jamais passé les examens d'État pour l'exercice de sa profession, il revient au Canada avec sa famille dans l'espoir de trouver un poste à l'hôpital de Trois-Rivières. Avec sa femme et ses enfants, il séjourne chez son père, un cultivateur. Les siens prennent ainsi contact avec la culture et le mode de vie des Canadiens. Quand ils apprennent que le docteur pourrait obtenir le

poste qu'il désire, ils lui intimement de le refuser, pour qu'ils retournent aux États-Unis. Barré se soumet pour respecter son engagement matrimonial, comme aurait dû le faire Jules de Lantagnac.

Après plus de dix ans d'arrêt, Damase Potvin reprend sa plume de romancier pour faire valoir le régionalisme dans des romans comme *L'appel de la terre* (1919), *Le Français, roman du « pays de Québec »* (1925) et *La Rivière-à-Mars* (1934). Après la publication de son premier roman, cet écrivain avait découvert *Maria Chapdelaine*, un roman inspiré par certains membres de sa famille. Dans plusieurs de ses articles, ce journaliste a manifesté une admiration sans limites pour Hémon. On aurait cru que ce roman lui servirait de modèle pour ses écrits futurs. Mais il se limite toujours à la même structure. Dans *L'appel de la terre*, le père a deux fils au lieu d'un. Le cadet quitte la terre pour devenir instituteur à Tadoussac. C'est là qu'il rencontre une jeune citadine et en devient amoureux. Après ses vacances, la jeune fille retourne à Montréal où l'instituteur, après quelque temps, décide d'aller la rejoindre. C'est là qu'elle lui annonce son prochain mariage. Découragé, le jeune homme revient chez son père pour rester à l'écart des citadins. Dans son troisième roman, *Le Français*, il met en scène une jeune fille comme protagoniste. Il semble vouloir imiter *Maria Chapdelaine*, mais en réalité il s'agit toujours de la succession du père. Jean-Baptiste Morel a perdu son fils unique à la guerre et compte sur le mariage de sa fille pour léguer sa terre. Doit-il favoriser le fils du voisin, un jeune homme qui désire quitter la terre, ou l'immigrant français qu'il a engagé récemment? Avec le temps, il se rend compte que seule importe la fidélité à la terre. Malgré de légères variantes, Potvin se répète d'un roman à l'autre, car la succession du père demeure toujours le sujet de ses romans.

D'une certaine façon, on pourrait prétendre que Potvin fait école. En effet, plusieurs romanciers traitent du même sujet (la succession) sur le même mode. Dans tous ces romans, les déserteurs de la terre sont punis et désapprouvés.

Cependant au cours des années 1930, d'autres romanciers refusent la présentation idéale de la ruralité québécoise au profit d'une certaine réalité. Léo-Paul Desrosiers met en scène le premier un héros déviant.

Dans *Nord-Sud* (1931), un voyageur des Pays d'en haut revient dans sa famille pour refaire sa santé. Ses parents font tout en leur pouvoir pour qu'il se marie et qu'il s'installe sur une terre de colonisation dans le canton de Brandon. Il part donc avec son futur beau-père pour aller défricher. Mais à l'automne, quand il aperçoit les oies blanches retourner vers le Sud, il décide de tout abandonner et de partir. Pour de nombreux Canadiens, l'attrait du continent persistera toujours. Claude-Henri Grignon, pour sa part, choisit, comme protagoniste d'*Un homme et son péché* (1933), un avaré qui exploite autant sa femme que ses voisins pour accumuler de l'argent. Comme il le démontrera plus tard dans *Les belles histoires des pays d'en haut*, son Séraphin exerce une mauvaise influence sur sa collectivité. Enfin, en 1937, Félix-Antoine Savard démontre dans *Menaud, maître-draveur* que le régionalisme ne se limite pas aux seuls cultivateurs. Quand les grandes compagnies étrangères prennent possession de grands territoires, Menaud s'indigne de l'inaccessibilité prochaine des grands espaces, qui doivent demeurer accessibles à tout le monde. Tant par la qualité de sa langue que par son intrigue, *Menaud* démontre enfin ce que devait être le roman régionaliste.

La poésie

De tous les genres littéraires, la poésie était certainement le plus difficile à « régionaliser ». Les poètes croient avec raison que seule une certaine réalité peut être poétisée, car la quotidienneté lui est contraire. Comme les conteurs, ils veulent cependant célébrer les coutumes, les habitudes et les travaux qui marquent le mode de vie traditionnel. Cependant, Albert Ferland, le premier à vouloir célébrer son pays par sa poésie, conçoit le régionalisme de façon différente. Attiré surtout par la forêt dans *Le Canada chanté* (1908-1910), il décrit ses diverses sortes d'arbres. Au contraire des authentiques militants, il lui donne une allure plutôt géographique pour faire valoir certaines régions. C'est pourquoi ce fondateur de la revue *Le Terroir* n'est pas reconnu comme régionaliste par Camille Roy, qui ne recommande pas sa poésie aux terroiristes. En 1912, lors du premier congrès de la langue française à Québec, la Société du parler français accorde des prix à deux poètes régionalistes, l'un à Charles Gill pour *Le cap Éternité* et l'autre à

Blanche Lamontagne pour ses *Visions gaspésiennes*. Gill célèbre le fleuve Saint-Laurent, mais sans faire valoir un mode de vie en voie de disparition, tandis que la jeune poétesse cherche moins à glorifier sa petite patrie qu'à honorer les traditionalistes. En ce sens, elle répond parfaitement à l'attente des régionalistes, comme le mentionne Adjutor Rivard dans sa préface. Toutefois ce sont ses recueils suivants, *Par nos champs et nos rives* (1917) et *La vieille maison* (1920), qui incarnent le mieux la poésie régionaliste. Roy les apprécie particulièrement : « Ses poèmes réalistes, descriptifs, et qui montrent avec vérité les choses les plus humbles de la vie rustique, sont aussi pénétrés d'un idéalisme très sain... » (*Histoire de la littérature canadienne-française*, p. 168). Quant à Lionel Léveillé (Englebert Gallèze), il confère à sa poésie un sens folklorique en s'inspirant de la chanson traditionnelle. Il évoque les souvenirs de son village d'enfance, de la terre paternelle et des mœurs paysannes. D'après Roy, il renouvelle ainsi l'inspiration poétique (*ibid.*, p. 169). Un autre militant régionaliste, l'agronome Alphonse Désilets, fait tout pour promouvoir le mouvement. Connu particulièrement par ses recueils *Mon pays, mes amours* (1913) et *Dans la brise du terroir* (1922), il voudrait bien se consacrer uniquement aux travaux de la terre mais, comme les autres poètes, il n'ignore pas ses humeurs personnelles. Malgré le titre du recueil, quelques-uns de ses poèmes ont un caractère individuel. De tous les poètes, Ulric-Louis Gingras est celui qui s'affiche le plus comme régionaliste. En 1917, il publie *La chanson du paysan*, puis en 1925 *Les guérets en fleurs* et en 1933 *Du soleil sur l'étang noir*. Dédié au ministre de l'Agriculture, le premier recueil évoque son village natal avec ses maisons délabrées, ses petites écoles et ses divers métiers. Toutefois, il ne se retient pas d'exprimer ses chagrins et ses remords sans que le lecteur sache pourquoi. Comme son premier recueil ne le fait pas connaître, il compte sur son deuxième pour obtenir une réputation. C'est dans ce dessein qu'il dédie ses nouveaux poèmes à des écrivains connus, comme Louis-Joseph Doucet, Alphonse Désilets, Jean Charbonneau, Camille Roy et Émile Coderre. Il traite des mêmes thèmes, comme si la poésie régionaliste admettait la répétition. Dans son dernier recueil, il améliore la forme en s'inspirant des Parnassiens. Il aspire ainsi à rénover la langue mais, aux

yeux de la critique, il rend ses vers illisibles. Gingras est peut-être le poète qui a le plus cherché à répondre à l'idéologie régionaliste, il est toutefois celui qui a le moins réussi à s'imposer.

Dans l'édition de 1930 de son *Histoire de la littérature canadienne*, Roy considère que les deux poètes les plus valables sont Nérée Beauchemin et Alfred DesRochers. Il apprécie particulièrement le premier, qui vient de publier un second recueil, *Patrie intime* (1928). Connu par *Floraisons matutinales* paru en 1897, ce poète aurait compris mieux que tout autre quel était l'objectif du régionalisme et l'aurait appliqué dans son dernier recueil. C'est pourquoi l'historien peut soutenir : « Dans ces poèmes, de facture supérieure aux premiers, Beauchemin chante la terre, le clocher, la race : triple objet de la littérature régionaliste » (*ibid.*, p. 167). Ainsi ce poète aurait renouvelé les thèmes et l'art de la poésie canadienne. Quant à Alfred DesRochers, il a tout fait pour répondre à l'attente des régionalistes, tout en exploitant une vision personnelle de ses ancêtres. Pour ce fils de cultivateur, l'âge d'or de l'histoire canadienne n'appartient pas aux paysans, mais aux coureurs de bois. Ce sont eux qui, en inventoriant le Nouveau Continent, ont révélé les véritables initiatives des Canadiens. En comparaison, les gens d'aujourd'hui ne sont plus que des déchus. Même si le poète met ainsi en valeur des gens généralement réprouvés, Roy l'approuve quand même. Enfin des poètes valables accordaient une certaine importance au régionalisme.

Conclusion

Au cours des années 1920, la critique littéraire, qui avait été dominée par Camille Roy au cours des premières décennies, commença à se diversifier en se fondant sur de nouveaux critères pour apprécier les œuvres littéraires. Si Roy les appréciait dans la mesure où elles répondaient aux codes régionalistes, de nouvelles critiques s'interrogeaient sur leur seule valeur littéraire. Cette nouvelle littérature née depuis le début du siècle répondait-elle à l'attente des véritables littérateurs? Marcel Dugas lance en 1929 *Littérature canadienne*. *Aperçus* pour mettre en valeur les exotiques par rapport aux régionalistes. Il sélectionne Albert Lozeau, Guy Delahaye, Paul Morin, René Chopin et Jean-Aubert Loranger. Eux seuls, grâce à leur connaissance de la litté-

ture française, auraient produit des œuvres littéraires valables. Grâce à ces poètes, le Québec est vraiment sorti de son isolement et s'est enfin donné une poésie alignée sur celle de la France. Dans ses *Pages de critique* (1926), Jean-Charles Harvey reproche aux régionalistes la répétition de leurs clichés, leur souffle trop bref, leur manque de force et de maturité et leur peur d'explorer le fond de l'être humain. Albert Pelletier dans son *Carquois* (1931) ne répudie pas le régionalisme, mais considère qu'il est mal appliqué dans les œuvres des dernières décennies. C'est pourquoi dans son dialogue avec Claude-Henri Grignon et Alfred DesRochers, il se demande quelle est la valeur de la littérature. Les trois adoptent la même attitude que Jules Fournier : la littérature canadienne n'existe pas, car une littérature de service ou d'apostolat n'en est pas une. Pour sa part, Louis Dantin se montre plus nuancé. Il admet que toutes les littératures n'ont pas la même valeur. Elles en gagnent à mesure qu'elles prennent de la maturité. Ainsi il est normal qu'une jeune littérature comme la nôtre ne soit pas comparable à la littérature française. Même elle n'est pas pour autant dépourvue de toute valeur. C'est ainsi qu'il indique aux poètes comment s'améliorer à partir de ce qu'ils ont déjà bien fait. Voué aux seules valeurs littéraires, Dantin, au cours des années 1930, remplace Camille Roy comme appréciateur des œuvres.

Dans la conclusion de son *Manuel*, Roy admet lui aussi une certaine faiblesse de la littérature en question. Mais cet optimiste ne considère que le côté positif des choses. Les écrivains font des progrès parce qu'ils se conforment aux codes régionalistes : « Nos écrivains ont le plus souvent compris que traiter des sujets canadiens était pour eux le plus sûr moyen de faire un livre original. Les sujets sont encore pour nous si nouveaux, que nous fournissent ici l'histoire, les mœurs, et la nature ! Nos historiens, nos poètes, nos romanciers, nos chroniqueurs de toutes sortes ont donc largement puisé aux sources vives de l'inspiration canadienne; ils ont fait surgir du terroir les plus belles fleurs de notre littérature » (*Histoire de la littérature canadienne*, p. 264).

* Professeur émérite, Département des littératures, Université Laval.